

loppement des fables et des légendes qui ont fait un dieu de Krichna est postérieur à l'établissement du Bouddhisme. Que M. J. cherche le dieu Krichna dans le Vêda, il ne l'y trouvera pas ; mais, par contre, il trouvera le culte de ce Dieu très-développé après notre ère.

« Nous voulons prouver (dit M. J., p. 8) que l'incarnation qu'on adore à Rome n'est qu'un reflet de celle qu'on honore dans l'Inde ; que le Christ n'a jamais existé tel que ses historiens intéressés nous le dépeignent ; et que les évangélistes n'ont fait qu'attribuer à un des leurs, ou même à un être imaginaire, de miraculeuses aventures copiées par eux dans les livres sacrés de l'extrême Orient. « On oublie trop que tous les savants de l'école d'Alexandrie les ont taxés d'imposture et leur ont signalé les sources où ils avaient puisé. »

M. J. oublie aussi que Rome n'est pas seule à honorer le Christ, et que les grecs et les protestants sont également intéressés dans la question qu'il soulève ici. On peut encore lui demander comment les évangélistes ont copié les livres sacrés de l'Orient. Ils savaient donc le sanskrit ? Si ce fait se confirme, M. J. a fait une découverte curieuse ; et si tous les savants d'Alexandrie ont taxé les évangélistes d'imposture, pourquoi ne pas citer, à l'appui de cette

assertion, le premier venu de ces savants qui, sans doute, n'ignoraient pas où et comment les évangélistes avaient appris le sanskrit.

L'auteur de *Christna et le Christ* n'est pas toujours d'accord avec lui-même. Il nous dit dans ce nouveau volume, p. 50 : « L'Inde, tournant sans cesse dans un cercle vicieux entre le monothéisme et le polythéisme, *rdle depuis quinze mille ans* sous les étreintes du prêtre », après avoir écrit dans la *Bible dans l'Inde*, page 7 : « Vieille terre de l'Inde, berceau du genre humain, salut !... Oh ! comme je voudrais que ton passé pût être plus tard notre avenir ! »

Et p. 192 : « Les merveilles de l'art indou qui *inspira* l'art antique de l'Égypte et de la Grèce. »

Puis, p. 375 : « Les Indiens ne peuvent *rivaliser* avec les splendeurs de l'art grec. »

M. J. assure, p. 52-53, « que le sacrifice des bêtes était contraire aux principes les plus sacrés et les plus inviolables des Indous qui proscrivent toute espèce de meurtre, sous quelque prétexte que ce soit. »

S'il avait lu avec attention les lois de Manou, il aurait vu que non-seulement le sacrifice des animaux n'y est pas défendu, mais qu'il y est même souvent prescrit ¹. Et pour un homme qui a long-

1. Manou, 1v, 26-27, v, 16 à 27 ; 40-42 ; xi, 27.

temps vécu dans l'Inde, il est bien mal informé au sujet de l'*aswamedha*¹ qui, selon lui (p. 88), aurait lieu chaque matin, tandis que ce sacrifice, le plus solennel de tous, doit durer un an et ne peut être célébré que par les rois.

M. J. dit, p. 74 : « Dans la primitive époque védique, avant la codification brahmanique des Védas et de Manou, les Gymnosophistes ou pénitents nus existaient déjà sous le nom de Sannyasis, etc. »

Je demanderai d'abord à M. J. ce qu'il entend par codification des Védas. Composés d'hymnes en l'honneur des dieux du feu, de l'air, de l'eau, etc., les Védas n'ont jamais constitué un code, et je doute qu'on y trouve les Gymnosophistes, comme je crois difficile de prouver que ce sont ces philosophes qui fondèrent le Djainisme, par opposition aux tendances polythéistes des Brahmanes.

Le Djainisme, suivant M. J., « était, est encore, et n'a jamais été que monothéiste. On ne nous montrera pas un seul texte qui soit en contradiction avec ce fait. »

1. *Ibid.* v, 53, xi, 74, 82, 250. L'*aswamedha* (sacrifice du cheval) avait un caractère à la fois politique et religieux. Quand un roi avait la prétention d'être un monarque universel, il choisissait un cheval qu'on laissait errer en liberté, mais en le faisant suivre par des hommes armés. Si un autre roi contestait les prétentions du premier, il s'efforçait de s'emparer du cheval. Si les hommes armés chargés de garder le cheval revenaient avec lui, il était alors sacrifié en grande pompe et sa chair était mangée et plus souvent brûlée. Ce sacrifice célébré cent fois élevait le sacrificateur au rang d'Indra, le seigneur des dieux.

L'auteur parle bien à son aise du Djainisme qu'on a, jusqu'à présent, bien peu étudié, parce que l'on ne possédait pas les livres originaux de cette secte ; mais le peu que l'on connaît de la doctrine des Djainas ne vient pas à l'appui de ce prétendu monothéisme¹.

Nous trouvons, p. 95 : « L'âme, dont la souillure n'est pas effacée, est condamnée aux *transmigrations successives* établies par le Vêda. »

Le dogme de la transmigration n'apparaît pas dans le Rig Vêda, mais on le trouve dans les *Oupanichats*, livres composés à une époque qui doit avoir suivi d'assez près la période védique, et auxquels les brahmanes donnent aussi le nom de Védas.

Il n'en est pas moins vrai que l'époque précise et le lieu d'où est parti le dogme de la transmigration ne sont pas connus avec certitude. Ce qui est certain c'est qu'il est fort ancien, puisque la Grèce l'a connu par Pythagore, et que César le retrouva en Germanie et en Gaule. Mais par quel chemin y était-il venu ?

M. J., p. 98, tranche la question de la manière suivante : « Il faut arriver à la période brahmanique ou époque de la domination sacerdotale pour trouver dans le Manou abrégé par les prêtres, dans l'intérêt de leur despotisme, la transmigration des âmes

1. V. Garrett, *Classical dictionary of India*, au mot *Djaina*.

établie à l'état de croyance dogmatique en l'an 13,300 *avant notre ère*. Bien que l'Inde possède des monuments plus reculés encore, cette date doit suffire pour lui assurer la paternité de cette opinion religieuse. »

J'avoue que je ne comprends pas comment le Manou abrégé par les prêtres peut dater de 13,300 ans ¹.

Le sanskrit classique du Manou, tel qu'il nous est parvenu, diffère considérablement du dialecte des Vêdas, ce qui renverrait ces derniers bien loin en arrière, c'est-à-dire, suivant M. J., à 15 ou 20,000 ans avant notre ère. Mais comment la langue sanskrite n'a-t-elle pas varié pendant un si long espace de temps, quand les peuplades qui la parlaient étaient plus ou moins disséminées, et n'avaient pas d'écriture pour fixer leur langue ? Cela ne ressemble guère à ce qui s'est passé en Europe pour le grec et le latin fixés par l'écriture, et à ce qui se passe, en

1. A propos de cette date, j'engagerai M. Jacolliot à nous donner un tableau chronologique d'après son système qui semble un peu flottant, car je trouve, p. 13 : « En n'acceptant sa présence (de l'homme) qu'au moment où elle est indéniable... on donne encore à l'homme plusieurs centaines de mille ans d'existence. »

Puis, p. 130 : « Et le fameux livre des éclipses que M. Holbd, le savant indianiste, n'a pu que consulter, et qui remonte à des centaines de siècles. » Et page 220 : « Il y a 20,000 ans et plus que spiritualistes et matérialistes sont en présence dans l'Inde. »

Et enfin, p. 329 : « Les vieilles pagodes du sud de l'Hindoustan conservent précieusement, dans leurs vastes dépôts, toutes les productions de l'esprit humain pendant une période de 25 à 30,000 ans, qui s'est écoulée de l'Inde patriarcale à la chute de la domination des brahmes. »

ce moment, en Amérique, où l'anglais qu'on y parle tend déjà, après moins d'un siècle de séparation, à devenir un dialecte du langage de la vieille Angleterre.

M. J. écrit, p. 229 : « La Grèce est fille de l'Inde ; sa langue est du sanskrit presque pur. »

Les hellénistes ne seraient pas fâchés que cela fût vrai, car ils pourraient alors, sans autre étude que celle de l'alphabet sankrit, lire promptement les textes sacrés des Indiens. Mais, en admettant, avec M. J., que la Grèce (à laquelle il serait juste de joindre l'Italie) soit la fille de l'Inde, il n'en est pas moins vrai que, quoique sœur aînée, et non mère du grec et du latin, la langue sanskrite, tout en ne différant pas assez de ses deux sœurs pour qu'on puisse douter de leur parenté, en diffère assez, cependant, pour qu'un examen attentif soit nécessaire si l'on veut reconnaître son affinité avec elles.

M. J. répète plusieurs fois, et entre autres, p. 276 : « L'œuvre de Christna fut spiritualiste, philosophique et élevée dans sa partie morale. »

J'avoue que je ne suis pas frappé de ces qualités en lisant la *Bhagavadgîtâ*, poème essentiellement panthéiste où je trouve cette jolie sentence : « L'homme, même le plus coupable, s'il vient à m'adorer et à tourner vers moi tout son culte, doit être cru bon. » IX, 29.

Quant à la chasteté de Krichna, lisez le poème intitulé *Gîtâgôvinda*, traduit en français par Hipp. Fauche; et si vous voulez un poème plus sérieux, lisez les cinq chapitres du *Bhâgavata Pourâna*, qui contiennent les amours du Krichna avec les Gôpis, traduits par M. Hauvette Besnault, dans le *Journal asiatique* de 1865, vous y trouverez ce passage : « Entrant avec les Gôpis (bergères) dans une île du fleuve couverte d'un sable frais, il prenait les bergères et les enveloppait dans ses bras, promenait sa main sur leurs mains, dans leurs cheveux, sur leur taille, sur leurs seins; il jouait, les regardait et souriait, allumant et satisfaisant à la fois l'amour des belles du parc. » XXIX, 45, 46.

M. J., p. 327, « pose en fait qu'on ne saurait étudier de son cabinet la vieille civilisation des brahmes. »

Mais s'il s'agit d'exhumer, suivant ses expressions, 25 à 30,000 ans de la vie de l'humanité, je ne vois pas qu'il soit nécessaire pour cela d'être dans l'Inde. Pourquoi, par exemple, serait-il plus facile d'étudier Alcibiade dans l'Athènes moderne qu'à Paris ou à Londres? Les mœurs des Grecs d'aujourd'hui sont-elles toutes semblables à celles du temps de Périclès? Et qu'est-ce que les Hindous de ce temps-ci ont de commun avec les pasteurs de l'époque des Védas?

M. Jacolliot part de cette idée : qu'on ne peut rien

faire de bien hors de l'Inde, pour nous dire avec dédain (p. 328) : « Et puis, d'où tenez-vous vos textes? De la Société Asiatique de Calcutta! C'est-à-dire de la source la moins sûre, la moins scientifique à laquelle on puisse puiser. »

J'avoue humblement qu'avec M. E. Burnouf, Ch. Lassen, etc., j'ai toujours cru et crois encore qu'on peut avoir confiance dans les travaux de cette société qui a publié, dans sa *Bibliotheca indica*, des centaines de volumes de textes sanskrits qui sont, je ne crains pas de le dire, des documents plus sûrs que les manuscrits des pagodes du sud de l'Inde, n'en déplaise à M. Jacolliot.

Je finis cette revue du *Christna et du Christ* en répétant ce que je disais à la fin d'un article sur la *Bible dans l'Inde* : « Nous n'avons fait qu'un compte rendu rapide de ce livre qui contient près de 400 pages, parce que la discussion de tous les sujets qu'il traite exigerait un nombre de pages considérable. Nous avons seulement voulu montrer qu'il fallait lire avec précaution un ouvrage rempli d'érudition, sans nul doute, mais à la composition duquel le temps et la réflexion n'ont pas suffisamment contribué. »

PH. ED. FOUCAUX,

Professeur de sanscrit au Collège de France

Ce qui se dégage immédiatement de cet article, c'est que son auteur a négligé complètement de répondre à la thèse générale que je soutiens dans *Christna et le Christ*, et aux études que contient cet ouvrage, sur la plus grande partie des mythes religieux de l'Inde ancienne.

M. Foucaux a trouvé plus facile de relever, çà et là, quelques lambeaux de phrase, quelques dates... de chercher un peu, par la paille... comme on dit vulgairement, que de prendre, corps à corps, la seule, la vraie question que soulève mon livre.

Le christianisme est-il un fait de révélation ? ou n'est-il que la synthèse des vieux cultes et des traditions primitives de l'Orient ?

La figure de Christna n'a-t-elle pas donné naissance à celle du Christ ?

Et cela : en vertu de cette marche constante de la tradition, que nous observons, dans le langage, dans la littérature, dans la philosophie et dans la science.

Faut-il croire : que les sciences religieuses, seules, n'aient pas suivi le même développement progressif, et admettre, qu'elles soient le produit de manifestations divines auprès de certains peuples privilégiés ?

Il n'eût pas été certainement sans intérêt, de savoir de M. Foucaux, *ce que pense le professeur de sanskrit de la révélation chrétienne.*

A côté surtout

Des brahmes, des bonzes, des talapoins, des deriches hurleurs, trembleurs et tourneurs, et des orero océaniens, qui tous, à l'exclusion les uns des autres, se réclament également de la révélation divine.

Au milieu des hésitations de conscience du présent : une foi vigoureuse, appuyée d'une science incontestable, eût rendu les plus grands services aux âmes troublées, en leur indiquant la voie...

J'aurais voulu personnellement apprendre *du savant*, quelles preuves il pourrait nous donner de l'existence du Christ, qui fut inconnue de ses contemporains... et de l'authenticité des évangiles?...

J'aurais voulu savoir de l'éminent professeur, *qui ne peut pas nier, lui*, que Manou n'ait écrit le sloca suivant, et vingt autres d'une morale aussi pure, bien des siècles avant le Christ :

« La résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance de la sainte Écriture, celle de l'âme suprême, la véracité, et l'abstinence de la colère, voilà les dix vertus en quoi consiste le devoir. »

(Liv. VI, sloca 92.)

J'aurais voulu savoir, dis-je, quelles sont les vérités morales que le christianisme a ajoutées à celles énumérées dans ce sublime verset, qui est la moelle,

la substance même, de toutes les croyances spiritualistes du monde... et comment la science officielle soustrait la *science des religions*, aux conquêtes progressives de la tradition, pour l'attribuer aux prophètes et aux incarnations de la divinité.

M. Foucaux avait bien débuté cependant : il paraissait qu'il allait prendre corps à corps la thèse elle-même, au lieu de s'attacher à des questions sans grande importance, pour le fond même du débat.

Cette pensée se dégage du passage suivant de son article.

« M. J. dit en commençant : La Judée s'est évidemment inspirée de l'Inde. Si la légende du Christna indou est authentique, la légende du Christ juif ne peut qu'être apocryphe. Nous voilà fixés sur le but poursuivi dans le livre... »

Quel n'a pas été mon étonnement, de voir que cet article destiné à soutenir le mythe du Christ juif, ne parle de ce dernier qu'une seule fois, et très-incidemment encore. « M. J., dit M. Foucaux, oublie que Rome n'est pas seule à honorer le Christ, et que les grecs et les protestants sont également intéressés dans la question qu'il soulève ici. »

Hé bien !.. Mais c'est cette question que je soulève qu'il fallait étudier, définir, combattre, c'est ce que M. F. n'a pas jugé à propos de faire !..

Avant de continuer cette discussion générale, qui

nous conduira dans la dernière partie de ce volume à examiner cette marche traditionnelle des idées religieuses de l'Inde à la Judée, point par lequel cette réponse se rattachera étroitement au sujet du présent livre, je vais examiner les critiques de détail de M. Foucaux.

Pour éviter au lecteur la peine de recourir sans cesse à l'article lui-même, je vais donner chaque critique spéciale, en tête de ma réponse :

1° « Examinons d'abord le nom de Krichna que M. Jacolliot écrit Christna. Je lui ferai observer 1° que l'*h* est de trop parce que ce mot sanscrit ne contient pas d'aspiration ; 2° que ce nom est d'origine douteuse, et qu'il ne peut venir de la racine Khris, qui n'existe pas en sanscrit ; que d'ailleurs *même en admettant l'existence de cette racine*, l'insertion du *t* serait inexplicable ; 3° que ce même mot au féminin la Krichna, rivière de l'Inde, se trouve correctement écrit page 35.

2° « J'engage M. J. à soigner l'orthographe des mots sanscrits, car il y a dans ce nouvel ouvrage presque autant de fautes que de mots, ce qui peut faire douter de son habitude à lire les textes sacrés des Indous. Ces fautes viennent probablement de ce qu'il s'est servi des textes tamouls qui ne reproduisent pas l'orthographe sanscrite avec la fidélité désirable. »

Sur le premier paragraphe je serai bref :

J'écris Christna parce que, quoi qu'en dise l'école, le mot et la racine kris qui signifie sacré, existent parfaitement en sanskrit, c'est là l'opinion de tous les pundits que j'ai consultés, dans l'Inde.

Krichna, qui signifie *petite baie d'un brun rougedtre*, ne saurait être le nom d'un dieu.

Si j'ai écrit Krichna correctement p. 35, suivant l'expression de M. F., c'est que j'avais à parler d'une rivière du sud de l'Inde, qui porte ce nom, et non pas du rédempteur indou.

Cette rivière que j'ai remontée en dony (petite embarcation) depuis Mazulipatam jusqu'à Bedjapoor, est garnie, de chaque côté de ses rives, de buissons chargés de ces petites baies rouges nommées krichnas, son nom lui est venu de là.

Je ne comprends pas comment M. F. peut confondre une rivière, et la grande incarnation de Vischnou.

Après avoir affirmé que le radical kris n'existait pas en sanskrit, mon contradicteur semble douter de son affirmation lorsqu'il dit : « Même en admettant l'existence de cette racine, l'insertion du *t* serait inexplicable. » Nous allons voir bientôt ce point spécial à la lettre *t*. Pour le moment je désire prouver à M. Foucaux, par deux citations, que le radical khris ou kris existe en sanskrit, non-seulement pour les brahmes pundits dont je n'ai fait que suivre les leçons, mais encore pour d'autres orientalistes, à qui il devra donner également des leçons d'orthographe.

1° M. de Charancey, collaborateur de M. Foucaux *lui-même*, à la *Revue de Philologie et d'Ethnogra-*

phie, page 175, n° triple de janvier-février-mars 1874,

Écrit Krischna.

Ce n'est plus la rivière, ni la petite baie rouge, c'est le nom du dieu avec une légère variation d'écriture, c'est le radical kris, qui signifie sacré.

Voici maintenant pour le radical Khris par un *h*, et pour cette insertion du *t* que M. Foucaux proclame inexplicable :

« On trouve dans les livres indous, suivant les auteurs et les dialectes, *Chrisna* — *Khrisna* — *Kristna* — *Krishna*, *Crihna*, *Kissen*, *Cresno*. »

TEXTOR DE RAVISY,
Orientaliste, ancien gouverneur de Karikal
(Indes françaises).

« Mon interprète écrivait *Khrishna*. »

TEXTOR DE RAVISY.

Dans le second paragraphe, M. Foucaux m'engage à soigner l'orthographe des mots sanscrits... et part de là pour me donner une petite leçon, et dauber en même temps sur les textes tamouls, qui, suivant lui, ne sont point très-forts non plus sur l'orthographe sanscrite.

Je dois le dire en toute sincérité, ce passage m'a peiné pour mon éminent contradicteur, *je puis me*

tromper, mais il m'a semblé que je n'étais pas attaqué avec une entière franchise d'allures...

Voyons, est-ce sérieusement qu'on vient me parler d'orthographe sanscrite, pour cette opération qui consiste à rendre, à imiter, tant bien que mal, les sons sanscrits avec des lettres françaises? Le sanscrit comprend 48 lettres, 14 voyelles et 34 consonnes, et de plus un certain nombre de signes muets. Signes et lettres se combinent, se groupent, pour donner naissance à des signes plus composés, rendant cinq et six lettres à la fois, comme les signes que l'on lit

dsngsnmya — Thsnrlyā.

Et ce sont ces combinaisons, ces émissions de voix que le véritable Indou donne du gosier et du nez, avec des inflexions et des aspirations étranges... ces combinaisons, qui varient à l'infini d'après des règles qui n'ont rien de commun avec nos formes de langage, que vous voulez rendre, à l'aide de nos vingt-quatre lettres, et de notre prononciation sans accent, plate et sans caractère?

Je sais bien que dans le monde officiel, vous vous êtes mis d'accord sur un certain nombre de signes et d'accents de convention, pour arriver à rendre certains sons du sanscrit, le nga, par exemple, que n'expriment pas du tout nos trois lettres n — g — a. Mais en outre que vous n'arrivez à rien, car vous

ne connaissez pas la véritable prononciation des brahmes, qui seule pourrait vous guider... pourquoi voulez-vous que j'adopte vos modes d'écriture, alors que pendant de longues années, sous la direction d'un brahme indou, j'ai écrit autrement, en cherchant à me rapprocher le plus possible de ses inflexions de voix, et alors surtout, que vous n'êtes même pas d'accord entre vous?

Si M. Foucaux écrit Krichna sans radical Kris,

M. de Charancey écrit Krischna avec le radical Kris.

Un troisième écrira d'une autre manière, et je dois vous déclarer que si je ne trouvais pareille besogne puérile, je vous montrerais ce mot écrit par les vôtres de cinq ou six manières différentes.

J'avoue que je ne connaissais pas encore les règles d'orthographe des langues orientales, *écrites en français*... J'avais cru jusqu'à ce jour (comme tout lecteur n'est pas tenu de lire l'arabe, l'hébreu, le sanscrit ou le tamoul), que chaque orientaliste devait s'appliquer à rendre de son mieux pour le lecteur, *l'illusion* du son entendu, avec des lettres inhabiles à rendre le mot... Il paraît qu'il n'en est rien, et qu'il y a une orthographe. En échange des nombreuses demandes, que M. Foucaux me fait au cours de son article, je vais me hasarder à lui en soumettre une... Il devrait bien dans un petit opuscule nous donner

les principes généraux de cette orthographe, cela nous permettrait peut-être de comprendre comment il n'y a pas deux savants, dans notre éminente pléiade de sémitologues, assyriologues, touranistes, indianistes et autres, qui soient d'accord sur un système et sur un nom...

• Une dernière question :

M. F. prétend que les textes tamouls ne reproduisent pas exactement l'orthographe des mots sanscrits.

Cela n'est pas sérieux, et je ne puis voir là qu'un simple oubli de plume de mon contradicteur.

Dans l'Inde, ce sont les brahmes qui font toutes les versions des livres sacrés, poèmes et tragédies, dans les idiomes vulgaires ; car seuls ils ont le droit de connaître la langue sacrée, que du reste ils parlent encore entre eux... les modes d'écriture du tamoul se rapprochant beaucoup de ceux du sanscrit... Les brahmes ont donc tout ce qu'il faut pour traduire : *la science et la prononciation.*

Comment un Européen, aussi savant qu'il soit, peut-il se croire en droit de leur donner *dans leurs propres langues* des leçons d'orthographe?...

Voyez-vous un Chinois chinoisant, qui n'aurait jamais quitté Pékin, donner du haut de sa tour de porcelaine, des leçons d'orthographe française à Larousse, Bescherelle et Littré?...

Je n'insiste pas, et cède de nouveau la parole à M. Foucaux :

3° « Pour relever toutes les inexactitudes que contient ce volume, il faudrait beaucoup plus de place qu'il ne m'en est accordé ici. Je m'occuperai donc seulement de celles qui ont le plus d'importance au point de vue historique et religieux.

M. J. dit en commençant, page 7 : « La Judée s'est évidemment inspirée de l'Inde.

« Si la légende du Christna indou est authentique, la légende du Christ juif ne peut qu'être apocryphe. »

Nous voilà bien fixés sur le but poursuivi dans ce livre, voyons maintenant les détails à l'appui.

« Les deux religions les plus anciennes, dit M. J., page 5, le Brahmanisme et son rameau le Bouddhisme, sont basés sur le mythe de l'incarnation périodique de la Divinité. »

Pour le Brahmanisme *cela est vrai*, mais non pour le Bouddhisme, car ce dernier ne parlant jamais d'un Dieu unique créateur du monde, qu'il ne semble pas connaître, il s'ensuit qu'un Bouddha n'est qu'un être quelconque homme ou animal devenu saint, puis Dieu, à l'aide des mérites acquis dans les existences successives, et qui redescend ensuite sur la terre pour sauver les autres créatures sans exception. Je dis sauver et non racheter, par la raison que les Indous considérant les âmes comme éternelles et sans commencement, je ne vois guère où placer le péché originel. M. J., qui n'a pas prévu cette objection, parle encore dans ce volume de l'histoire de la chute d'Adama et d'Éva, qu'il a découverte dans une légende de Ceylan, avec cette variante pleine de galanterie, que là c'est Adam qui induit Ève au péché. »

Mon affirmation reconnue vraie par M. Foucaux

pour le brahmanisme, n'est pas admise par lui pour le bouddhisme. A la rigueur, il m'importe peu, puisque c'est je crois la seule allusion que je fasse au bouddhisme dans tout mon ouvrage, et que je ne m'y occupe, qu'à montrer dans le brahmanisme la source de toutes les traditions chrétiennes.

Cependant mon contradicteur, prétendant que le bouddhisme ne parle jamais d'un Dieu créateur du monde qu'il semble ne pas reconnaître... qu'il me permette de lui faire observer, que le bouddhisme n'est point aussi cantonné dans une *croyance unique* qu'il paraît le croire.

A une seule école *athéiste*, le bouddhisme en oppose trois, parfaitement déistes.

La première reconnaît l'existence d'un Être supérieur éternel, immatériel, intelligent, doué de volonté et de liberté, pourvu de toutes les qualités morales. Mais ce Dieu ne sort jamais de son repos contemplatif; le continuel rayonnement de son intelligence, de sa volonté et de ses qualités, suffit pour créer et transformer perpétuellement l'univers.

La seconde admet que ce Dieu est le principe de tout ce qui existe, et voit dans la création un fait direct de puissance divine, tirant d'elle-même la matière et tout ce qui existe.

La troisième enfin, associe à l'éternité de l'Être suprême, l'éternité de la matière.

Mais dans ces trois écoles : que Dieu crée par rayonnement ou par volonté directe, en tirant la matière de sa propre substance, ou en façonnant la matière qui lui est éternelle, l'Être souverain se borne à créer cinq Bouddhas d'après la première de ces écoles, sept d'après les deux dernières. A leur tour, ces Bouddhas créent cinq ou sept *Bôdhisatouas* qui, chacun à leur tour, sont chargés de créer un monde.

Toute créature parvenue au rang de Bôdhisatoua et de Bouddha, par le mérite de ses austérités et de ses bonnes œuvres, peut revenir s'incarner sur la terre, pour diriger les êtres inférieurs dans la bonne voie.

Au bout d'un certain nombre d'incarnations, le Bouddha va s'absorber dans le sein de l'Être suprême, pour y jouir d'un éternel bonheur.

Le Nirvana n'est point l'anéantissement de l'âme, mais bien l'accession à la divinité. J'ai interrogé, aux portes mêmes de leurs temples, quelques centaines de bouddhistes, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne travaillât, qui ne jeûnât, qui ne se livrât à tous les genres d'austérités, pour se perfectionner et acquérir l'immortalité, et non pour arriver à l'anéantissement final.

Il y a plus de trois cents millions de bouddhistes qui jeûnent, prient, accomplissent tous leurs de-